Relecture année 1906

## Tome LIX, numéro 207, 1er février 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-3)

#### Les Villes d’art célèbres : Pierre Gauthiez : Milan, Laurens, 3,50[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-3-2-1)

**Milan**, que nous présente en détail M. Pierre Gauthiez dans un des volumes de la collection des Villes d’art célèbres, n’est guère cependant réputée que pour sa cathédrale de marbre blanc, immense châsse de pierre sur laquelle vont s’extasier les touristes dès leur entrée en Italie, fouillis de clochetons et de statues, véritable dentelle de marbre qui n’a été achevée qu’au dernier siècle ; dont quelques parties, des détails de sculpture sont de réelle valeur, mais qui n’a, malgré ses dimensions, ni la grandeur majestueuse ni la beauté de nos cathédrales du Nord. L’architecture ogivale a toujours été dépaysée dans les églises italiennes. — Mais Milan possède des œuvres plus intéressantes que cette gigantesque bâtisse et pour beaucoup l’ouvrage de M. P. Gauthiez sera une véritable découverte. On y conserve, malgré les transformations de la vie moderne, de vieilles églises curieuses comme Saint-Ambroise, Saint-Eustorge, Saint-Godard, Saint-Satire, Saint-Marc, toutes remarquables encore par les œuvres artistiques qu’elles recèlent ; Sainte Marie des Grâces, où sont restés quelques vestiges de la *Cène* fameuse de Léonard de Vinci ; des édifices civils comme l’Hôpital Majeur, qui est considéré même en Italie comme un chef-d’œuvre ; le château des Sforza et des Visconti ; de vieilles constructions abîmées mais encore charmantes comme la Loggia des Osii. Il y a enfin des Musées, Bibliothèque ambrosienne, Musée de Brera, où revit toute l’histoire de la peinture italienne, et précieux surtout pour l’étude de l’école lombarde ; le musée archéologique, riche de toute la dépouille du passé, dont la pièce capitale est l’admirable tombeau de Gaston de Foix, la plus belle statue funéraire, peut-être, qui existe en Italie. — M. Pierre Gauthiez a longuement habité Milan ; il connaît bien les choses dont il parle et l’on peut se fier à ses indications. Il est seulement regrettable qu’il n’ait su se garder aux dernières pages de son livre d’appréciations trop souvent acerbes sur certaines peintures des collections milanaises et dont l’esprit excessif de dénigrement risque de mettre le lecteur en défiance. Un livre d’art n’est pas un article de journal.

### Échos

Mercure.

Tome LIX, numéro 207, 1er février 1906, p. 476-480 [476-478].

#### Les vols d’objets d’art en Italie

**Les Vols d’objets d’art en Italie** continuent à tenir en émoi la presse intellectuelle. Une interpellation sera même portée à la tribune de la chambre Italienne, par le député toscan Rosadi, pour demander au gouvernement « si et comment il pense préserver les œuvres d’art qui sont mal gardées dans les églises et chapelles dépendant du gouvernement et qui se trouvent exposées à des vols continuels, audacieux et heureux ». On croit sérieusement qu’il s’agit de bandes de voleurs aguerries « par un état-major riche et adroit ».

#### Éditions de livres très rares

Le Pape a reçu de Mgr Ceriani un splendide cadeau, le premier exemplaire de la reproduction en phototypie de l’*Omero Ambrosiano*(l’exemplaire d’Homère de la Bibliothèque Ambrosiana de Milan), écrit aux iiie et ive siècles et illustré de merveilleuses caricatures. Une autre édition rare est celle que fait paraître la maison anglaise Methuen and Cie, exacte reproduction de l’*Hypnerotomachia Poliphili* (connu vulgairement sous le nom de *Songe de Poliphile*), du moine Francesco Colonna, édité en 1455 par Aldo.

## Tome LX, numéro 211, 1er avril 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-6)

### Lettres italiennes

Ricciotto Canudo.

Tome LX, numéro 211, 1er avril 1906, p. 452-457.

## [… ]

#### Giov. Amadori Virgilj, Il Sentimento imperialista, Remo Sandron, Milan. — Giuseppe Cimbali, La Citta terrena, Roux et Viarengo, Turin[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-6-2-9)

Parmi les œuvres originales et d’un très grand intérêt sociologique, il est bon de signaler deux livres, dignes de susciter les plus grandes et les plus fécondes discussions. L’un est sur **le Sentiment Impérialiste**, et l’auteur est M. Giov. Amadori Virgilj, un sociologue très en vue, et très moderne dans toutes ses conceptions de la société et des évolutions sociales. — **La Città Terrena**, de M. Giuseppe Cimbali, est une sorte de vision complexe, logique, impitoyablement savante, de la société telle qu’elle est, de « la vie telle qu’elle est, de l’homme tel qu’il est », selon l’aspiration même de l’auteur. La vie y est étudiée par un sociologue vraiment philosophe, et toutes les acceptions les plus contemporaines des rapports entre créature et créature « par-delà le bien et le mal », guident le savant visionnaire. Le livre est écrit avec cette clarté, cette netteté rude et riche qui rappelle immédiatement le style et la volonté de Machiavel, duquel d’ailleurs l’auteur témoigne, en une phrase, une juste admiration. L’ordonnance même du livre fait *penser* au *Principe* du grand secrétaire de la République florentine ; et quelques chapitres, comme celui-ci : « Les ennemis on les désarme en les vainquant et non en les convainquant », et cet autre : « L’effort de la civilisation », sont remarquablement conçus pour nous faire penser longuement.

*La ville terrestre* veut être la contrepartie de *la Cité de Dieu* d’Augustin, de l’*Utopie* de Thomas Morus, de l’*Océanie* de Harrington…

## Tome LX, numéro 212, 15 avril 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-7)

### Chronique de Bruxelles.  M. Vittorio Pica et les artistes de Belgique

George Eekhoud [Georges Eekhoud].

Tome LX, numéro 212, 15 avril 1906, p. 605-610 [605-606].

Bruxelles a eu quelques jours pour hôte Vittorio Pica, le célèbre critique italien. Eugène Demolder a saisi cette occasion pour acquitter, sous les espèces d’un excellent article paru dans *Petit Bleu*, une partie de la dette de reconnaissance de nos artistes. En effet, Vittorio Pica fait depuis bien des années déjà une vigoureuse propagande en Italie pour la littérature et l’art de notre pays. Dans son article, l’auteur de *la Route d’Émeraude* a gentiment raconté la façon dont il fit la connaissance du critique italien à Naples, en 1893 :

« Naples ! écrit-il, la ville grouillante, vivante, chantante, riche en guenilles et en soleil, largement assise à côté de son volcan, telle une Orientale près de son narghilé, et devant le plus beau et le plus riche des tapis bleus que le ciel ait jamais confectionnés… Nous fûmes vite camarades, Vittorio Pica et moi. Il nous parla en excellent français et termes fort choisis de la “Jeune Belgique”. Il fit l’éloge de tous nos poètes qu’il connaissait fort bien, de nos prosateurs, de nos polémistes. »

Et, après avoir rappelé les charmantes excursions qu’il fit avec Pica aux environs de Naples, Demolder poursuit en ces termes :

« Un des livres de Vittorio Pica porte pour titre*All’ Avanguardia*. Ce titre convient à l’auteur. Il est à l’affût du nouveau. Rien d’inédit, rien d’original, rien de jeune, rien de révolutionnaire n’échappe à sa curiosité. Il va à l’inconnu, il encourage les promesses, il éclaire ceux qui sont obscurs. Et ce n’est pas le critique pédant qui mélange le chaud et le froid, qui juge selon ces principes académiques, qui dose la louange. Non, il ne juge pas, il “explique”. Et c’est là le vrai rôle de la critique. Le critique n’est pas un magistrat, c’est un savant qui dissèque et qui montre. Vittorio Pica est l’érudit délicat qui pouvait le mieux accomplir ce rôle en Italie. Et il la fait avec un courage, une activité et un enthousiasme qui lui ont fait une place très haute dans la littérature de son pays et ont fait estimer son nom dans le monde. Mais Vittorio Pica n’est pas seulement un critique. Combatif, il veut exposer des artistes méconnus, les incompris qu’il admire et il va au public exalter leur beauté, avec leur nom, expliquer leurs œuvres. Un écrivain italien a dit de lui qu’il était l’“initiateur”. Et c’est vrai ! Goncourt n’a-t-il pas dédié un livre “l’Italie d’hier” à Pica, pour le remercier de l’avoir fait connaître au-delà des Alpes ? De Wyzewa, dans la “Revue Indépendante”, à propos de l’étude de Pica sur Stéphane Mallarmé, écrivait, il y a une quinzaine d’années, que c’était bizarre que la première étude complète et profonde sur le poète de “l’Après-midi d’un Faune” ait été faite par un étranger. »

Et M. Delmoder énumère les livres du critique italien dans lesquels il a parlé des Français et des nôtres. Il en résulte que, dans son Naples ou dans son Milan, M. Pica était mieux renseigné sur le mouvement intellectuel d’ici que la plupart de nos compatriotes, même que beaucoup qui font profession d’être « avertis », comme on dit, même trop, aujourd’hui, avertis ! Ils l’auraient été plutôt par cet Italien qui célébra la sculpture de Meunier au moment où on reprochait encore à ce peintre de s’improviser statuaire dans sa vieillesse ; qui proclama le style, l’originalité, le frisson nouveau apportés par l’art d’un Ensor, d’un Læmans, d’un Zoorop, d’un van Rysselberghe. À une époque où nos bons quotidiens n’annonçaient les livres de nos meilleurs auteurs qu’en quelques lignes banales entre les annonces de décès et les avis météorologiques, menaces de tempêtes et de bourrasques, M. Pica avait déjà dédié plus d’une importante étude à ces méconnus, et cela dans les plus importants journaux et périodiques transalpins.

Eugène Demolder a donc bien fait de signaler le rôle joué par Pica à l’égard de nos meilleurs artistes et poètes, et il faut aussi féliciter et remercier *le Petit Bleu* d’avoir accueilli et mis en belle place cette prose opportune s’il en fut.

## Tome LXI, numéro 213, 1er mai 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-8)

### Art ancien.  Memento

Tristan Leclère.

Tome LXI, numéro 213, 1er mai 1906, p. 129-132 [131-132].

La *Revue de l’art ancien et moderne* publie un article de M. S. Rocheblave sur la *Jeunesse d’Henner*, dont je n’aurais pas à parler ici, — malgré que certains portraits reproduits, tel celui de M. Glavé, soient beaux comme de beaux portraits anciens — si quelques lettres du peintre alsacien relatives aux vieux maîtres n’y étaient citées. En voici des fragments.

« La *Transfiguration* de Raphaël est une chose admirable, et quoiqu’on dise qu’elle n’a pas été entièrement peinte par lui-même, il surpasse tous les autres peintres. Les ombres sont cependant trop noires, ainsi que le fond, cela ne peut pas s’expliquer avec des lumières aussi vives. Aussi ce tableau, admirable sous le rapport du caractère des têtes, de la fermeté du dessin, et de l’exécution même, est faux sous le rapport de la couleur et manque par conséquent de poésie. La couleur des *Stanze* est beaucoup plus vraie ; elle égale même quelquefois le Titien, ainsi que dans certains portraits…

« Si j’avais le choix je prendrais un tableau du Corrège avant tout, des dessins de Raphaël, et je voudrais avoir mon portrait peint par Velazquez. Il est plus simple que Rembrandt et plus franc que le Titien même. Autant le Corrège aime la douceur comme Léonard de Vinci, autant Velazquez aime le brillant. Il n’évite pas de faire les luisants de sueur sur la figure. Léonard de Vinci au contraire semble faire tout son possible pour éviter tout ce qui reluit sur la chair ; on dirait qu’il a peint à travers un voile, tant ses têtes ont du moelleux. Le Corrège, avec ces mêmes qualités, est bien plus coloriste et surtout coloriste distingué… »

Je ne crois pas que les peintres puissent facilement écrire sur leurs contemporains ; mais quand il s’agit des anciens, ne serait-il pas désirable de les entendre en parler avec cette simplicité et cette sincérité ? La *Revue de l’art ancien* publie également des études sur la sculpture italienne du xive siècle, et sur les faïences hispano-moresques. À signaler enfin le [illisible]e fascicule de la publication hollandaise *Deftsch Aardewerk*.

## Tome LXI, numéro 215, 1er juin 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-10)

### Lettres italiennes

Ricciotto Canudo.

Tome LXI, numéro 215, 1er juin 1906, p. 465-469.

[…]

#### L’Orestie d’Eschyle à Rome

À Rome, par l’initiative de deux jeunes poètes, MM. Antonio Oppico et Tito Marrone, on a joué au théâtre de l’Argentina l’**Orestie** d’Eschyle. La Trilogie fut résumée en une soirée ; le public semble l’avoir comprise, mais l’affiche ne répéta pas le titre de l’œuvre insurpassable ; le public italien y était peut-être mal préparé, maigre les articles explicatifs des grands quotidiens. Cependant il y a un espoir de renaissance du goût tragique aussi au-delà des Alpes. L’initiative de la France, encore une fois, est suivie dans la péninsule amie.

#### G. A. Cesareo : Francesca da Rimini, Remo Sandron, Palerme. — Roberto Bracco : Teatro (vol. III), Remo Sandron, Palerme

Deux volumes qui viennent de paraître montrent quel est l’état de la compréhension théâtrale des Italiens. Ces deux volumes sont absolument opposés. L’un, qui contient la tragédie **Francesca da Rimini**, de M. G. A. Cesareo, est une œuvre de poésie, et, malgré des défauts très graves dans l’expression souvent banale et dans la convention scénique par trop pathétique, elle témoigne de ce grand penchant de l’âme nationale italienne vers les grandes passions de ses morts. L’autre, qui contient quelques pièces du **Teatro** de M. Roberto Bracco, ne diffère pas excessivement de la psychologie théâtrale des boulevards, même si elle s’efforce d’imiter Ibsen ; cependant la compréhension de la scène, l’invention sentimentale et la puissance de certaines situations ou de certaines créatures représentatives, comme *D. Pietro Caruso*, sont remarquables et ont été remarquées partout.

Ces deux volumes nous montrent que l’Italie, avec quelques tâtonnements, mais avec beaucoup de volonté, cherche son expression contemporaine digne de féconder son art de demain.

## Tome LXIII, numéro 223, 1er octobre 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-16)

### Art ancien

Tristan Leclère [Tristan Klingsor].

Tome LXIII, numéro 223, 1er octobre 1906, p. 453-457.

[…]

#### Octave Uzanne : Les deux Canaletto (Laurens)

L’ouvrage de M. Octave Uzanne sur les **Deux Canaletto** ne prétend pas défendre telle ou telle théorie. Mais c’est un manuel excellent écrit dans un style clair, et tous ceux qui aiment Venise — ils sont nombreux — le liront avec plaisir. En voici une page.

Antonio Canal et Bernardo Bellotto purent donc aisément camper tour à tour leurs chevalets sur les ponts, les rives, les perrons des palais, sans y être bousculés par une cohue indiscrète et gênante. C’est dans cette quiétude ordinaire de leur nonchalante Venise, dans une sorte de sérénité ambiante qu’il leur fut loisible de reproduire cette vue du *Rialto* qu’on retrouve aujourd’hui à Florence, ces *Santa Maria della Salute* et ces *Grand Canal* tout de paisible harmonie qui figurent au Musée Correr, à la Galerie Liechtenstein ou dans la Collection Wallace ; ces douze *Vues de Venise* qui sont à Naples, cette merveilleuse *Place Saint-Marc* et cette exquise *Piazzetta* qui se rencontrent à Vienne, ce *Palais Ducal* dont s’honore le Louvre et tant d’autres visions des canaux, de l’Arsenal, du Quai des Esclavons, de l’École de San Rocco, du Canale Reggio, de San Pietro de Castello dont les spécimens sont répartis à Windsor, dans les galeries du château royal, à la National Gallery de Londres, à Modène, à Bergame, à Naples, à Grenoble, à Berlin et dans nombre de collections et galeries privées.

## Tome LXIII, numéro 224, 15 octobre 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-17)

### Lettres italiennes

Ricciotto Canudo.

Tome LXIII, numéro 224, 15 octobre 1906, p. 622-627.

## […]

#### Sergio Corazzini e Alberto Tarchiani : Piccolo libro inutile (hors commerce)

Je signale avec plaisir un petit livre de vers, écrit, certes, par de très jeunes poètes, qui ont réuni leurs poèmes probablement en unissant aussi leurs ressources pécuniaires pour la publication, et qui renferme un charme exquis et vraiment rare.

Le titre est : **Petit livre inutile** (*Piccolo libro inutile*). La dernière page de la couverture porte ces quelques lignes : « Les deux pauvres auteurs n’ont pas osé déclarer le prix de ce livre inutile, car, l’imaginant tel, ils ont pensé que personne n’aurait jamais voulu l’acheter. »

Ce livre n’est pas inutile, puisqu’il révèle deux personnalités intéressantes de poètes. Les poèmes de M. Sergio Corazzini développent, en rythmes doucement brisés, des sentiments de tendresse où sourient de charmantes images. M. Alberto Tarchiani se révèle avec plus de force et d’originalité. Les rythmes de M. Alberto Tarchiani sont parfois très personnels et très heureux. Et ses sonnets contiennent tous un mouvement sentimental et imagé, que le dernier vers résume souvent avec une belle vigueur inattendue.

## Tome LXIV, numéro 226, 15 novembre 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-18)

### Comment Stendhal écrivit son *Histoire de la Peinture en Italie*

Paul Arbelet.

Tome LXIV, numéro 226, 15 novembre 1906, p. 161-177.

C’est un jour d’automne, l’an 1811, dans une chambre de hasard, en quelque petite rue sombre du vieux Milan, que naquit l’*Histoire de la Peinture en Italie*. L’« idée folle » en passa « par la tête » de Stendhal, le 29 octobre, au milieu des énervements du souvenir et de l’attente, tandis qu’il voyait avec inquiétude le perruquier, dont la boutique était en bas, suivre Angelina Pietragrua qui sortait de chez lui.

Il était aux derniers jours de son voyage en Italie[10](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note10). Sa sensibilité se trouvait fort excitée par le café, le plaisir des arts, les doutes, les exaltations et les joies d’un nouvel amour. Une maîtresse avare d’elle-même le laissait souvent seul avec sa fantaisie. Une de ces journées où les idées chimériques fleurissent dans le vide des heures, tandis qu’il lisait, pour s’instruire, une histoire de l’art italien, il songea tout à coup que lui-même pourrait bien en faire une. Et comme il avait une imagination ardente, un peu folle, et ce jour-là plus animée encore, il se mit à « cristalliser » autour de cette idée singulière.

Il se plaît à la développer, pour lui-même, dans son journal[11](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note11), mi-convaincu, mi-sceptique, entre une lettre d’Angelina, qu’il y a copiée : « … Una sola righa per ricordarmi a te, che amo più della mia vita… poterti dire quanto ti amo, e quanto sofro per tel…[12](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note12) » — et d’abondants détails sur ses rendez-vous avec cette même Angelina.

Conçue dans les intervalles de ces amours italiennes, au caprice d’un instant de loisir, — et en lisant le livre de Lanzi, — l’*Histoire de la Peinture* se ressentira de cette double influence qui présida à sa naissance.

Voici quelques fragments inédits de son Journal où l’on voit l’idée poindre, se préciser, s’affermir :

Milan, le 29 octobre 1811.

… J’ai lu à la chambre… 150 pages de Lanzi[13](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note13), qui, au milieu de son bavardage critique, historique, et timide, sent bien les arts, en sa qualité d’Italien. Il n’a pas autant de superlatifs que je le craignais……

*I have thought t o translate Lanzi  ; he has 19 00   page s ; and to m ake of that 2  vol of 450 . That would advantage, I thought , of dictating the french to m y Mancas and to spend to that 30 ou 40   days*[14](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note14) .

Le premier projet était modeste : il ne s’agissait que de faire, du fatras de Lanzi, une traduction abrégée à l’usage des Français. Stendhal pensait n’y mettre que quelques semaines. Il fit bien en effet, mais sans le dire, une adaptation de Lanzi. Seulement il y mit des années.

L’idée fait du chemin. Trois jours après il écrit :

Hier, dernier jour d’octobre, attendant in the chamb. j’ai écrit la lettre suivante :

« Bologne, 25 octobre 1811[15](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note15).

« Messieurs,

« J’ai composé en 2 volumes l’hist. de la peinture en Italie depuis la renaissance de l’art vers la fin du xiiie siècle jusqu’à nos jours[16](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note16). Cet ouvrage est le fruit de 3 années de voyages et de recherches. L’histoire de M. Lanzi m’a été fort utile.

« J’envoie mon ouvrage à Paris pour l’y faire imprimer. On me conseille de vous prier de l’annoncer. Il paraîtra en 2 vol. in-8º à la fin de 1812.

« Si l’article suivant ne convenait pas, je vous supplie, Messieurs, de le corriger… »

Suit un article de réclame destiné apparemment aux journaux, et répétant les indications qui précèdent.

Et Beyle signe le tout : *Charlier*. Il remplaça heureusement ce pseudonyme par celui, plus harmonieux, de Stendhal.

Que sa fantaisie est prompte ! Il voit déjà l’œuvre achevée, « en deux volumes » ; déjà il prévoit la date où il la publiera : « la fin de 1812 ».

Son charlatanisme n’est pas moins amusant : l’auteur, qui n’a point passé trois mois en Italie, déclare gravement y avoir vécu « trois années de voyages et *de recherches* ». Et il présente son livre, qui n’est pas encore commencé, comme la lente élaboration d’un travail déjà très ancien.

Mais il avoue, — probité ? ou prudence ? — « que l’histoire de M. Lanzi » lui « a été fort utile ».

Moins naïf quelques années après, il se gardera d’un aveu aussi peu nécessaire.

Ne prenons pourtant pas trop au sérieux cette réclame prématurée. Stendhal n’y croit guère lui-même. À coup sûr, la lettre ne fut pas envoyée. Peu après, il écrit dans son journal :

… J’allai à Brera… Je trouvai de l’intérêt à une peinture de Giotto et à un tableau d’André Mantegna, à cause de l’*idée folle qui m’est passée par la tête*.

Elle me coûte déjà 104 fr. employé à :

*Lanzi*……………………………  22 fr.

*Bossi*……………………………  24 fr.

*Vasari* (11 vol.)…… …………   55 fr.

           (il y en aura 5 de plus)

Guida di Milano di Bianconi…….  3 fr.

                                 104 fr.[17](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note17).

Cette idée me ferait perdre mon temps… Mais… j’acquerrais des connaissances véritables en peinture *and probably money sufficient for a second tour through Italy*… (et probablement assez d’argent pour un second tour en Italie).

On voit en quelle petite estime Beyle tenait ce livre qu’il songeait si mollement à entreprendre. Il craignait surtout que ce travail d’écolier ne retardât son œuvre véritable, ce chef-d’œuvre théâtral qu’il méditait alors plus que jamais.

Mais, croyant sans doute à la maxime banale qu’on ne s’instruit qu’en enseignant, il espère être moins ignorant des arts quand il aura écrit un livre sur l’histoire de l’art. C’est peut-être en effet ce qui lui advint.

Il compte aussi, dans son illusion, gagner à cela quelque argent, assez pour revoir son Italie et sa maîtresse.

C’était là, n’en doutons point, l’une des considérations essentielles.

§

Beyle est de retour à Paris, depuis quelques jours seulement. Le grand projet, poussé en un jour dans cette cervelle vive et féconde, est plus durable qu’on ne l’aurait cru. Il y pense si bien qu’à peine arrivé il a acheté toute une collection de magnifiques registres, couleur vert pomme, qu’il destine à son *Histoire de la Peinture*. J’ai vu 14 de ces volumes ; ils contiennent encore beaucoup de pages blanches.

Pourtant l’idée première semble s’être faite, au cours du voyage, plus modeste et plus sage. Le 4 décembre 1811 (il avait quitté Milan au commencement de novembre), il écrit sur la première page de l’un des volumes verts :

     Idée :

Je compte un jour retourner en Italie et la voir à mon aise : il y a 4 choses à observer : la nature du sol, le climat, et les beautés naturelles, comme la vallée d’Izelles, la vue du Vésuve, etc.,

2º Le caractère des habitants ;

3º La peinture et les autres arts du dessin ;

4º La musique.

Pour avoir du plaisir par ces deux derniers moyens, j’avais besoin d’étudier ces arts, et *d’avoir pour la peinture un indicateur fait par moi*, afin que les sentiments d’un auteur quel qu’il fût ne vinssent pas troubler les miens, et me porter à la discussion, au moment où il faut sentir. J’ai donc résolu de faire un extrait de l’histoire de la musique de………, et un autre *extrait de celle de la peinture*, qui formeront mon vade-mecum si jamais je retourne.

In quel pezzo di ciel caduto in terra[18](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note18).

Il faut bien en croire cette note, écrite pour lui seul : voici que le livre rêvé ne doit plus être qu’un modeste résumé, destiné à son propre usage.

Comme il le dit en toute honnêteté, il avait en effet bien grand « besoin d’étudier les arts ». Ce résumé sera le livre d’un débutant qui veut s’instruire, et se faire des idées, n’en ayant guère encore, en comparant et discutant une fois pour toutes les idées des autres.

Puis, une fois achevé, il lui servira de guide, un guide fait à sa façon et pour lui : il est, nous le savons, prompt à s’irriter contre le cicerone, homme ou livre, qui vient troubler ses sensations. Il pourra ainsi demeurer toujours seul avec lui-même.

On ne peut qu’approuver un projet si sage.

Mais, si nous voulons en comprendre tous les motifs, regardons encore à la page qui fait face à celle-ci, et ouvre le volume. Il y a écrit en lettres capitales cette dédicace :

TO   
MILADY ANGELA G.   
4 Xbre 1811.

Il offrait à son amie italienne, Angelina Pietra Grua[19](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note19), ce livre qu’il avait rêvé en l’aimant. Comme il en est pour tous les amoureux, cette seule association de souvenirs devait le lui faire chérir. Ce n’était point façon de parler, quand il écrivait, cinq ans après, à son ami Crozet[20](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note20).

Par hasard, en 1811, je devins amoureux de la comtesse Simonetta[21](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note21) et de l’Italie. *J’ai parlé d’amour à ce beau pays* en faisant la grande ébauche en douze volumes…

En vérité, il était amoureux de l’une et de l’autre depuis dix ans, et il était parti pour les revoir, comme on s’en vient à un rendez-vous d’amour. À son retour, il retrouvait sa vie prosaïque, un pays qui lui semblait laid, les sécheresses d’une ambition déçue. Travailler à cette histoire de la peinture, traduire un auteur italien, c’était revoir l’Italie dans son âme, c’était aussi se parler à lui-même la langue que parlait Angelina ; même à l’ennuyeuse besogne de traduire un livre ennuyeux, se mêlaient des pensées d’amour.

Et c’est ainsi, pour des motifs pratiques, et pour des raisons de poète, par intérêt personnel et par sentimentalisme, que Beyle se mit à composer avec verve son *Histoire de la Peinture*.

Ici, comme partout dans la vie de Stendhal, c’est une bonne fortune qui explique tout[22](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note22).

§

Moins de neuf mois après que lui était venue, à Milan, la première idée de son livre, Beyle quittait Paris pour la campagne de Russie. (Revenu d’Italie au début de novembre 1811, il part de Paris le 23 juillet 1812.)

Or nous savons, par sa lettre à Crozet (de Rome, le 30 septembre 1816, dans les *Souv. d’égot.*), qui avait déjà fait 12 volumes de l’*Histoire de la Peinture*, et ces volumes, perdus par lui en Russie, n’étaient déjà plus une première ébauche, mais une copie, et une copie corrigée et annotée :

… J’ai parlé d’amour à ce beau pays en faisant la grande ébauche en douze volumes perdue à Moladechino. De retour à Paris, je fis recopier la dite ébauche sur le manuscrit original, mais on ne put reprendre les corrections faites sur les douze volumes verts, petit in-folio, mangés par les Cosaques.

Si l’on songe que ces neuf mois, Beyle les a passés à Paris, qu’il n’était point un oisif, mais souvent fort occupé, et aux ordres d’un homme qui savait faire travailler ceux qui l’entouraient ; si l’on se souvient que jamais Beyle ne fut aussi mondain, élégant, et homme à la mode, qu’à cette époque de sa vie, — qu’il menait de front plusieurs intrigues très compliquées, qui l’occupaient et le passionnaient[23](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note23) ; si l’on pense enfin que ces neuf mois se réduisent à huit, pour peu qu’on permette à Beyle de s’installer à son retour d’Italie, et de se préparer avant son départ pour la Russie ; — on ne peut qu’admirer l’extraordinaire rapidité de son travail.

Qu’était cette « ébauche » si vite achevée, il est difficile de le dire. L’examen des manuscrits permet au moins quelques conjectures. C’est ainsi que le volume XII contient une grande partie de l’*Histoire de la Peinture*, telle qu’elle devait être publiée cinq ans plus tard. Le texte est d’une autre main que celle de Stendhal : c’est déjà une copie de son brouillon. Mais il y a quantité de notes marginales ajoutées par lui-même, et qui portent la date des *19 et 20 janvier*.

Si bien que, *moins de trois mois* après avoir commencé, il avait déjà ébauché tout ce que nous avons aujourd’hui, l’avait fait mettre au net, et le corrigeait.

La modeste traduction de Lanzi n’avait pas été abandonnée, loin de là ; mais d’autres auteurs aussi avaient été traduits, et démarqués. Beyle, plein d’un zèle admirable, avait tout de suite mis en œuvre tous les volumes achetés à Milan, il avait compilé, comparé, traduit, résumé, mélangé, et déjà, par morceaux épars, mais qui çà et là commençaient à se souder et à s’amalgamer, s’ébauchait une histoire complète de la peinture italienne.

Mais qu’était tout cela pour Beyle ? Avait-il abandonné l’idée première d’en faire un livre ? Voulait-il seulement, ce qui avait été sa seconde idée, préparer, pour lui seul, un bon résumé de toutes ses lectures ? Ou bien, après avoir commencé, comme nous l’avons vu, par une simple traduction, l’avoir continuée, beaucoup grâce au prestige et à la nostalgie du souvenir, s’était-il laissé entraîner à poursuivre, de critique en critique, d’historien en historien, ses traductions et ses rapprochements, et, un beau jour, s’était-il dit que tant de travail ne pouvait être perdu, et qu’il fallait finir et publier ce livre à moitié fait ?

Rien absolument ne nous permet de connaître la vraie pensée de Beyle, à cette date de 1812. Mais j’ai peine à croire qu’un travail, tel que celui que le manuscrit nous révèle, n’ait eu d’autre but et d’autre portée que d’être un exercice solitaire, l’étude désintéressée d’un amateur qui s’instruit.

§

La campagne de Russie interrompit un travail qui marchait d’une telle allure. Sans elle peut-être Stendhal aurait-il réalisé son premier projet, et publié l’*Histoire de la Peinture* à la fin de 1812. Dans sa hâte d’achever, il n’avait sans doute emporté son manuscrit que pour y travailler en chemin. Pour singulière qu’elle nous paraisse, l’idée était bien stendhalienne. Mais elle manqua d’être fatale au livre. Dégoûté d’avoir perdu une partie de son travail[24](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note24), d’ailleurs fatigué moralement et physiquement, et l’âme comme usée, quand il est de retour en France, il semble renoncer à continuer son ouvrage ; il l’oublie.

Il n’est question qu’une fois, en 1813, de l’*Histoire de la Peinture* : Beyle est à Milan, et, au milieu de ses amours, comme autrefois en enfilades d’heures vides. Il cherche une occupation pour fuir l’ennui, le grand effroi de sa vie, et se rappelle alors l’œuvre abandonnée :

… Ce soir, devant être quatre jours sans la voir[25](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note25), j’ai vu qu’il ne manquait à mon bonheur qu’un peu de travail… Je n’ai pas les cahiers verts ; ainsi je ne puis travailler à l’*Histoire de la Peinture*.

(Journal, p. 442.)

Mais ce n’est qu’un souvenir qui passe.

§

L’ouvrage, si longtemps interrompu, menaçait de n’être jamais repris, d’autant qu’il était par lui-même fastidieux, et que peut-être l’auteur hésitait toujours sur l’usage définitif qu’il en devait faire.

Il fallut, pour le sauver du sort commun à tant d’œuvres de Stendhal, ébauchées et oubliées, que le hasard de circonstances tout extérieures vînt lui donner une seconde fois la vie. Le livre, commencé jadis dans la fantaisie désœuvrée de quelques heures d’amour, fut repris et achevé grâce aux incidents tardifs de cette même histoire d’amour.

§

Vers le milieu de l’année 1814, des déboires d’ambition et des répugnances politiques s’étaient unis pour dégoûter Beyle de Paris. « Rome, Rome est ma patrie, je brûle de partir », écrivait-il le 4 juillet dans son Journal.

Et un mois après il était parti, mais pour Milan : il devait y rester sept ans.

C’est l’ennui, et le vide des heures, après tant d’années d’âpre travail commandé, qui d’abord le ramena à la Peinture. Ni ambition littéraire, semble-t-il, ni goût particulier pour cette œuvre. Mais le livre était commencé, et, selon la loi du moindre effort, Beyle le reprit.

Sous peine de périr d’ennui, il faut me faire une occupation, se disait-il en passant le Mont-Cenis, le 6 août 1814, — actuellement que je ne suis rien.

(Manusc. inéd.)

Et, à peine arrivé à Milan, il tira de sa malle les volumes verts. Sur la reliure du tome VIII, je lis :

Plus d’happiness for me, without Travail[26](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note26).

14 août 14, 1000 ans. [Milan]

(Man. inéd.)

Dans sa terreur de l’ennui, il se hâte ; il ne lui laisse pas le temps de le saisir. Datées de ce même 14 août 1814, on trouve déjà quelques pages de l’Introduction à l’*Histoire de la Peinture*.

Il tâchait aussi de consoler, par le travail, quelques vagues regrets d’ambition déçue. Au milieu du manuscrit de la peinture, je trouve cette note, du 17 août :

Pour que je fisse fortune en ambitieux, il faudrait que les ministres d’un pays en fussent en même temps les gens les plus amusants. Alors j’irais les voir assez souvent et avec l’assiduité nécessaire.

Et le 9 novembre, il disait gentiment :

Quand on a perdu en un jour *état* et *occupations*, n’est-il pas permis de s’amuser à enfiler des perles ?

Il se mit donc à enfiler des perles, et le jeu[27](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note27) sembla l’amuser, car on le voit travailler souvent, en ces derniers mois de 1814.

Plus encore qu’il n’ajoute du nouveau, il se relit, et il s’approuve :

« Je suis content de ce recueil d’idées le 30 octobre 1814 », met-il en tête du volume II.

Même à la Scala, il y songeait encore, et il note quelques réflexions sur la peinture qui lui étaient « passées par la tête » en écoutant de la musique, le soir du 10 octobre 1814.

C’est de cette époque que datent deux parties essentielles du livre, à peu près les seules où Beyle ait été original, celles qu’il écrivait, comme il l’a dit, « sous l’immédiate dictée de son cœur ». L’introduction historique, si pleine de vues pénétrantes, fut ainsi composée, entre le 15 août 1814 et le 28 janvier 1815. Il l’écrivait de caprice, et comme par boutades, suivant l’inspiration du moment. Et le décousu même de ces pages laisse assez voir comment elles furent écrites.

Puis, en se relisant, Beyle s’était aperçu que son chapitre sur le Beau, dont il était fort content, avait disparu. Le 30 octobre, il le cherche. Et comme, décidément, il doit être resté dans les plaines de Russie, il le refait. Le 1er décembre il écrit : « Beau idéal : made. » Et il apprend à Crozet[28](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note28) que ces cent pages ont été écrites par lui « en 3 jours ». Ainsi fit-il, on le sait, pour un chapitre perdu de la Chartreuse. Quelques ouvriers de style lui reprocheront peut-être cette verve magnifique.

Enfin, le 1er décembre 1814, le livre était déjà fort avancé, si l’on en croit un plan écrit alors par Stendhal[29](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note29). De tous les chapitres que nous en connaissons, il lui restait seulement à faire la moitié de la vie de Michel-Ange.

Mais cette collection de morceaux de toutes provenances et de tout âge formait encore, on peut le croire, un ensemble bien disparate. Les retouches successives ne l’avaient peut-être pas beaucoup amélioré. Ce n’était plus une première ébauche, ce n’était pas encore un texte définitif.

Et comme ce livre, dont l’histoire est si agitée, devait subir le contrecoup de toute la vie de Stendhal, il lui arriva vers ce moment de changer d’inspiratrice, et de porter un autre nom de femme, beaucoup plus illustre assurément que celui de cette petite bourgeoise italienne, que Stendhal allait voir dans sa boutique, et qu’il n’en appelait pas moins la comtesse Simonetta, de son vrai nom Angela Pietragrua. Il lui avait dédié, on s’en souvient, le livre à sa naissance, à la fin de 1811. Mais quand il apprit, le 14 janvier 1815, la mort d’Alexandrine, la femme de son cousin, l’un des ministres de Napoléon, il en oublia pour un instant Angélina, et écrivit, sur la première page de son manuscrit :

*To   
the everlasting Memory   
of Milady Alexandra   Z.   
even in our ashes, Love*[30](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note30) .

Pourtant le nom de la boutiquière milanaise comme celui de la baronne impériale ne devaient pas rester sur l’œuvre définitive. Quand elle paraîtra, la morte et la vivante seront oubliées, et remplacées dans son cœur.

§

Mais, comme il est naturel, la vivante ne céda pas la place aussi vite que l’autre. Le nom d’Alexandrine n’apparaît qu’une fois, tandis que l’influence occulte d’Angélina devait encore longtemps s’exercer sur l’histoire troublée de ce livre.

En 1814, l’ambition lassée, le vide d’une inaction non accoutumée venaient de ramener Beyle à son *Histoire de la Peinture*. Pourtant cette première ardeur au travail sans doute se serait vite éteinte. Il s’y remit, s’y rattacha, le continua, comme à la diversion nécessaire de ses amours. Le pauvre livre n’est jamais qu’un pis-aller.

C’est Stendhal lui-même qui discrètement l’avoue, dans une lettre qu’il écrivit plus tard, le 30 septembre 1816, à son ami Crozet[31](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note31) :

… Battu par les orages d’une passion vive, j’ai été sur le point de dire bonsoir à la compagnie du 22 décembre 1814 au 6 janvier 1815…

Alors en effet Beyle avait commencé à se douter qu’Angélina le trompait effrontément. Comme il l’aimait avec beaucoup de naïveté, il voulut se distraire de ses craintes. Et l’*Histoire de la Peinture*, qui l’avait autrefois aidé à se souvenir d’elle, lui servit alors à l’oublier. Elle fut un remède au doute, un calmant, et un refuge.

Depuis qu’à douze ans j’ai lu Destouches, dit-il encore, je me suis destiné… à faire des comédies… En 1814… je me trouvais hors d’état de faire du raisonnable, à plus forte raison du léger. J’ai donc travaillé quatre à six heures par jour, et, en deux ans de maladie et de passion, j’ai fait deux volumes.

Et il ajoute, comme une excuse :

Il est vrai que je me suis formé le style.

C’est donc toujours pour des causes extérieures à lui-même que ce livre est repris et poussé cahin-caha. Point de grand amour volontaire et passionné pour son œuvre ; pas même la volonté de la finir, de s’en servir. Beyle remplit la tristesse ou le vide des heures en noircissant des pages blanches, et bien peu lui importe, souvent, ce qu’il y met.

Qu’il ait travaillé, comme il le dit, quatre à six heures par jour, pendant deux ans (fin 1814-fin 1816), je n’en puis rien croire. D’abord le livre était presque fait, nous l’avons dit, avant le 1er janvier 1815. On ne voit guère à quoi Stendhal aurait pu encore employer le travail de tant de jours. Puis nous avons ces volumes verts, qui ne le quittaient jamais, qui le suivaient dans tous ses voyages, jusqu’à Venise. On y trouve bien souvent la date de 1815, mais c’est que Stendhal s’en sert pour noter tout ce qui lui passe par l’esprit, tout ce qu’il fait, tout ce qu’il voit, ses idées politiques, son mépris pour les Bourbons, le récit de ses voyages et de ses bonnes fortunes vénitiennes, et ses inquiétudes, toujours, pour cette Angélina, qui le tient, qui le promène avec elle, et qui le trompe en chemin. Mais dans ces cahiers destinés à l’*Histoire de la Peinture*, il n’est jamais, cette année-là, question de peinture. Encore une fois, l’auteur s’est lassé, l’ouvrage est abandonné.

**§**

Il aurait bien pu n’être jamais achevé. Beyle n’eut de goût en aucun temps pour le patient travail de la fin. Cette *Histoire de la Peinture* lui avait à peu près donné tout ce qu’il en pouvait espérer : elle l’avait instruit, elle l’avait occupé et distrait. Il ne pouvait pas en attendre bien sérieusement la réputation ou la gloire : il savait trop lui-même comment il l’avait faite, et que l’essentiel était un ingénieux mélange de plagiats.

Abandonnée en 1813, délaissée une seconde fois en 1815, il semblait naturel qu’elle ne vît jamais le jour.

Et voici qu’en 1816, l’*Histoire de la Peinture* entre tout à coup dans une phase décisive. Beyle et son meilleur ami, Crozet, échangent à son propos quantité de lettres. Le livre s’achève, s’imprime, va paraître. Pourquoi ?

On peut dire que ce livre était mûr depuis plus d’un an. Il ne manquait que la volonté de l’achever. D’où vint cette volonté soudaine ?

Est-ce pour se faire un nom dans la littérature ou dans l’art ? Mais le livre même, je viens de le dire, dément cette prétention. Puis on sait les vrais espoirs de Beyle. Il nous le répétait tout à l’heure. Depuis l’âge de 12 ans, il se croit destiné à la gloire de Molière. Il n’imagine guère pour lui la renommée qu’au milieu des applaudissements d’un théâtre. Il a gardé pour tout ce qui touche à la scène les enivrements d’un collégien. Tout autre succès littéraire lui semblerait froid et insipide. Sa vie entière, il a travaillé à une comédie, dont les ébauches successives remplissent les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble. Commencée quand il a vingt ans, il en refaisait le plan en cette année 1816, il en méditera encore une refonte complète le 4 avril 1830, vers le temps où paraît *le Rouge et le Noir*. Et le roman ne fut peut-être pour lui qu’une sorte de pis-aller.

On peut imaginer en quel mépris il devait tenir un ouvrage de compilation et de critique ; cela ne pouvait être pour lui qu’un passe-temps, un moyen de se faire la main, une spéculation encore ou un gagne-pain, mais jamais l’œuvre digne de sa gloire future, ou qui méritât même de porter son nom.

Aussi[32](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note32) ne signera-t-il pas l’*Histoire de la Peinture en Italie*. Elle ne portera que ces initiales mystérieuses : M. B. A. A., qui ne pouvaient le compromettre.

Et si, le livre une fois paru, il se sent pris d’affection pour cet enfant qui lui a coûté tant de peine, ce n’est que l’effet habituel de toute paternité, même non désirée. Il déclarera que ce livre peut « avoir 150 ans dans le ventre ». Mais, pour Stendhal, qui aspire à la vraie gloire, celle qui ne meurt pas, cela est peu. En réalité, il regrette « d’avoir passé deux ans à voir comment Raphaël a touché les cœurs », car « il est petit de passer sa vie *à dire comment les autres ont été grands*[33](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note33) ». Il préfère être grand lui-même.

Ce demi-mépris pour le livre qu’il publie, ce détachement d’un homme supérieur à son œuvre, et qui presque en rougit, on le retrouve dans une lettre à un ami, du 1er décembre 1817. (*Cor. inéd.*, I, 52.) Il y déclare qu’il n’a pas voulu « parler comme auteur » ; qu’il écrit pour se « désennuyer le matin » ; et il demande à Mareste « de toujours épaissir le voile » qui cache le vrai nom de l’auteur. « Je fais de ces niaiseries le cas qu’elles méritent ; ça m’amuse ; j’aime surtout à en suivre le sort dans le monde, comme les enfants mettent sur un ruisseau des bateaux de papier[34](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note34). »

Ce n’est donc point pour fonder une réputation littéraire, ce n’est point pour se créer auteur, que Stendhal publie son livre. Et le simple amusement de courir la chance, de risquer une aventure sans conséquence et anonyme, ne me paraît pas suffisant pour expliquer un travail aussi sérieux et sans grâce.

La vraie cause, la cause décisive, c’est que Beyle a besoin d’argent. On en est convaincu, en lisant sa correspondance avec Crozet, de 1816 : on voit que la grande préoccupation qui se mêle, sans cesse, à l’idée du livre, se confond avec tous les détails de la publication, paraît et reparaît entre toutes les discussions sur le fond et la forme, et domine les espoirs de de l’auteur, c’est le succès d’argent. Beyle en est hanté.

Non pas qu’il confonde la littérature avec un commerce : il en a une conception plus noble. Mais il fait deux parts dans ses ouvrages : ceux qui visent à la gloire, — et ceux qui rapportent.

C’est que le malheureux, privé de sa place, sans espoir d’en trouver une autre, est fort dénué. Il a jusqu’ici beaucoup espéré de son père, qu’il croit riche et qu’il juge avare. Mais son père ne veut rien lâcher. Depuis 1814, il lui promet 30 000 francs, de quoi, avec les petits revenus de Beyle, vivre heureux à Milan, où l’aisance est à bon marché, et l’amour pour rien. Mais, après deux ans d’attente, Beyle connaît son illusion. — Or, il faut vivre ; Beyle a 1 600 francs de rente ; il a besoin de 4 000 au moins. Et cette nécessité domine tout.

Elle est si pressante et si terrible qu’on voit Beyle agiter fort gravement le projet d’aller chercher jusqu’en Russie une place de professeur, — plutôt que de mourir de faim, dit-il.

Le succès de l’*Histoire de la Peinture* reste presque son seul espoir. Elle doit lui permettre de vivre en Italie, à Milan, sans rien faire. C’est un gagne-pain.

Et voici pourquoi, apparemment, l’*Histoire de la Peinture* parut enfin en 1817, après six ans de gestation, et tant de menaces d’avortement.

Aussi, dès que le livre parut, Beyle s’ingénie pour le faire vendre. Il montre, au soin qu’il prend de la réclame, d’excellentes dispositions commerciales. Il devance les écrivains de son temps. Il est tout moderne.

Tâchons de faire annoncer ferme la première livraison de l’H. de la P. La roche est escarpée, l’eau est profonde, et le jésuite (son père n’a que 70 [ans]. Si cela te révolte, songe que je suis *harassé* par toutes les ruses de la mauvaise foi, depuis deux ans…

(Fragment inédit de la lettre à Crozet, du 28 septembre 1816. Une partie seulement a paru dans les Souv. d’égot.)

Un mois après, il se déclare prêt à mettre dans son livre toutes les platitudes, pour gagner quelque argent : « primo, panem, deinde philosophari. » Et il écrit la dédicace.

Enfin il dresse avec grand soin une liste de tous les personnages influents à qui l’on enverra son livre ; pour préparer l’opinion, il faudra « n’afficher et n’envoyer aux journaux que quinze jours après avoir adressé » ces exemplaires. (*Souv. d’égot*., p. 253.)

À peine les 1 000 exemplaires de *la Peinture* enfin lancés, ce sera le tour des journaux. Stendhal écrit à Mareste le 15 octobre 1817 (*Souv. d’égot.*, p. 256) :

Ne pourrait-on essayer de faire passer au *Constitutionnel* et au *Mercure* l’article de Crozet ? — En attendant, faisons parler *le Journal général*, ou même *les Lettres Champenoises*. Quant aux *Débats*, Maisonnette pourrait se réduire à les prier de parler, même en mal…

Et le  novembre :

Voyez donc si vous pouvez obtenir accès à la *Revue Encyclopédique…* Voilà pour l’essentiel. Le luxe, pour ma vanité, serait un vrai jugement, en conscience…

On sait que cette opération commerciale devait échouer misérablement. Beyle en distribua 270 et en vendit 284. Cela lui coûta quelques milliers de francs[35](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note35).

Tant d’inquiétudes d’argent avant que le livre paraisse, tant de soins commerciaux quand il a paru rendent, il me semble, assez clairs les motifs qui firent achever en quelques mois un livre qu’il avait pris l’habitude de ne pas finir. La nécessité le fit auteur.

§

Quand il n’a plus d’argent pour vivre, c’est alors seulement qu’il se livre à un labeur acharné, c’est alors qu’il débrouille péniblement la masse hétérogène et confuse de cinq ans de compilations vagues. Mais ce travail final fut certainement aussi bref qu’il fut violent. Le livre et le manuscrit sont là pour le prouver.

C’est de cette dernière mise en œuvre que parlait Stendhal, un jour de découragement, quand il écrivait à Crozet[36](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#note36) :

Je me suis tué à la lettre *for this work* par le café et des huit heures de travail pendant des trente ou quarante jours d’arrache-pied. Je réduisais par là à vingt pages ce qui en avait d’abord cinquante. J’ai usé le peu d’argent disponible, j’ai donné les soins les plus minutieux et les plus ennuyeux à un excellent ami, je risque d’incendier mon rendez-vous avec la musique, et tout cela pour offrir du rôti à des gens qui n’aiment que le bouilli. Y a-t-il rien de plus bête ?

§

Ceux qui ont lu *la Peinture en Italie* s’étonneront moins de ses étrangetés, de ses lacunes, de ses disproportions, — et de la voir inachevée, — maintenant qu’ils savent comment elle fut faite.

C’est à la vérité une histoire héroïque et comique que celle du livre de Stendhal. Il le commença presque sans le savoir et sans le vouloir, un jour de voyage en Italie. Ignorant ce qu’il en ferait au juste, il le continue, un peu partout, à travers l’Europe, le laisse et le reprend maintes fois, suivant les caprices de l’heure. Il en écrit les feuillets au théâtre et à l’hôtel, en voiture et en gondole, en rêvant de musique, de gloire ou d’amour. L’*Histoire de la Peinture* fit la campagne de Russie, et y laissa quelques morceaux d’elle-même. Aujourd’hui les fragments du manuscrit sont dispersés un peu partout, dans les bibliothèques publiques et dans les collections privées, tout mêlés encore de notes biographiques, voyages, bonnes fortunes, politique, argent.

C’est qu’en vérité l’ambition et l’amour, les révolutions et les guerres eurent une singulière influence sur la vie de ce livre ; ils l’arrêtèrent et le remirent en train ; ils firent sa destinée, comme celle de son auteur.

Il ne faut donc pas s’étonner si l’histoire du livre sur la peinture a, tel qu’un roman mal fait, ses incohérences et ses longueurs. Elle est capricieuse, et le jouet du hasard, à l’image de Stendhal et de sa vie. Et, comme il convient, on y trouve des noms de femmes.

## Tome LXIV, numéro 225, 1er décembre 1906[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1906#body-20)

### L’Italie qui travaille

Paul Louis.

Tome LXIV, numéro 225, 1er décembre 1906, p. 345-358.

L’Italie, depuis quelques années, — ou du moins la plus grande partie de la Péninsule, — offre un magnifique spectacle de relèvement, de renaissance, de réparation économique et intellectuelle. Ce n’est plus seulement par le chiffre de ses budgets, par l’ampleur de ses défenses militaires et navales, qu’elle se classe parmi les grandes nations, — c’est aussi par la valeur de sa production et de ses échanges. Et si le régime capitaliste, en s’y développant, engendre ses conséquences partout constatées, s’il y introduit, à la fois, une fièvre intense de labeur et une oppression renforcée des masses, une sorte de galvanisation générale des initiatives, et une corruption politique, qui descend de proche en proche à travers les couches sociales, — il y suscite aussi l’organisation prolétarienne, qui élabore l’affranchissement définitif.

La « jeune Italie » d’autrefois étonna le monde par l’audace de ses coups de main et la splendeur de son idéal. La « jeune Italie » d’aujourd’hui n’est plus une association, un système de comités secrets, un groupement d’hommes désireux de soustraire leur pays aux dominations étrangères et au régime féodal. C’est un peuple qui aspire à vivre comme les autres peuples, à s’arracher aux tutelles industrielles du dehors, à créer de la richesse, pour se nourrir dignement.

Il faut en prendre son parti. Cette terre d’art, de paysages incomparables, d’évocations légendaires, tend à devenir une terre d’usines et de fécond travail. L’heure s’approche où l’on ne pourra plus rêver en paix sur les ruines du Colysée, et où l’horizon du golfe de Naples s’éclairera de l’irradiation des hauts fourneaux. Les halètements de la vapeur interrompent déjà le silence de la mer d’Ionie, et l’abbaye du Mont Cassin domine une gare bruyante. C’est l’histoire du renouvellement perpétuel de l’humanité. Après avoir conquis l’Europe du Nord et du Centre, l’industrialisme épand sa vague envahissante sur le Midi latin, sur les Péninsules du Sud, qu’alanguit leur climat. L’Espagne a trouvé, en Catalogne et en Biscaye, des foyers de rajeunissement. Les Balkans sont gagnés à l’existence nouvelle, et l’Italie, aux deux tiers, a rejeté la somnolence mortelle qui pesait sur ses provinces depuis la chute des Républiques.

Elle a été infiniment plus lente à se mouvoir que ses voisines médiates ou immédiates. Elle s’est unifiée à l’heure même où l’Allemagne conquérait, elle aussi, son unité nationale, et pourtant, pendant plus d’un quart de siècle, elle n’a donné que de médiocres signes de son activité. L’Autriche, demeurée en arrière de tant d’autres peuples, et si longtemps vouée à l’exploitation militaire des domaines annexés, s’était relevée d’un puissant élan, au lendemain de ses défaites et de ses mutilations. Elle avait complété son réseau ferré, stimulé son industrie verrière, textile, métallurgique. L’Italie continuait à sommeiller lourdement sous son ciel. Il est vrai qu’elle n’avait point, comme les deux monarchies de l’Europe centrale, d’opulents gisements houillers et métalliques ; mais elle était pénétrée de tous côtés par la mer, et se contentait de mirer deux superbes façades de golfes, de caps, de montagnes et de plaines, dans la Méditerranée et dans l’Adriatique.

Lorsqu’elle secoua sa torpeur, ce fut d’abord pour verser dans les aventures coloniales, qui flattaient sa vanité, mais dont elle discernait vaguement les profits. L’homme qui la gouvernait avec une dictatoriale et quasi autocratique volonté, Crispi, ne se souciait guère des initiatives pratiques et des créations utiles. Ce politicien du Sud, qui voyait grand, comme tous ceux de sa race, et qui aspirait aux fins sans rechercher les moyens, rêvait d’un État gigantesque qui referait l’Empire latin. Il n’avait jamais clairement exposé ses conceptions, qui demeuraient confuses dans son cerveau fumeux : mais elles animaient tous ses actes. Il lui fallait saisir des possessions exotiques, pour restaurer le sentiment belliqueux dans cette Italie, qui n’avait jamais vaincu par les armes. Si l’équipée abyssine eût réussi, il eût alors, avec le prestige du succès, rejeté les convoitises vers l’Europe Occidentale ou Orientale, assailli la France ou attaqué l’Autriche, rattaché à la couronne de Savoie quelque joyau d’Albanie. Deux grands courants remplissent l’histoire de la Péninsule, celui de l’expansion latine, et celui de l’invasion gauloise ou germaine. Le premier ministre du roi Humbert s’était imaginé qu’il pourrait reformer la légion de César et forcer les frontières naturelles. Au lieu d’adapter les ressources du pays à un but normal, qui eût été la mise en œuvre de ses énergies productives, il les détourna vers le pur militarisme. Il se brisa à la résistance de l’Éthiopie. La nation, humiliée devant les autres nations, arrêtée en son élan, éprouva durement l’échec.

Au fond, elle doit comprendre aujourd’hui que ce désastre valait mieux qu’un triomphe. Si Crispi eût temporairement réalisé son programme, il eût gaspillé, avec une autre ardeur, les deniers publics, et stérilisé, pour une longue période, un peuple entraîné dans des entreprises surannées. L’épisode d’Adoua a préservé la Péninsule des pires accidents. Car du jour où, rappelée aux réalités, et soustraite à l’influence néfaste du dictateur, elle se fut reprise, elle revint aux tâches raisonnables. Elle n’a plus conservé le Bénadir et l’Érythrée, que pour pouvoir arborer son pavillon sur un continent différent. Ses colonies correspondent à la petite maison de campagne que tout citadin se flatte d’occuper. Elle a songé, dès lors, bannissant les chimères, la mégalomanie, les illusions sentimentales, à acclimater chez elle l’industrie et le commerce, et à sauver tout ce qu’une nation contemporaine peut sauver de son agriculture. Soudain elle s’aperçut que la plus urgente, et la plus bienfaisante des colonisations, était encore celle de l’intérieur. À dater de 1898, elle a connu les phénomènes d’évolution économique qui sont intervenus tour à tour en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, aux États-Unis, et qui constituent proprement l’intrusion du régime capitaliste. C’est-à-dire que, la production industrielle se concentrant, elle s’est dotée d’un outillage nouveau, en même temps que s’intensifiait la division des classes.

Mais l’Italie diffère notablement, à certains égards, des grands et petits États qui l’entourent. On ne saisit pas, en France, des oppositions accusées entre le Nord et le Sud, l’Est et l’Ouest, au regard de l’activité générale. On n’y pourrait tirer, par exemple, une ligne qui joindrait Belfort à Nantes ou le Havre à Marseille, en disant : de ce côté la fabrication est fébrile, et de cet autre côté, elle languit. Lille et Roubaix, Bordeaux et Angers, Grenoble et sa banlieue, Lyon et Saint-Étienne, Reims et Nancy répartissent, sinon exactement, du moins équitablement, les grandes usines entre les diverses régions. Une portion du pays n’accapare pas toute la richesse, au détriment de l’autre, et de même la Suisse nous présente un juste équilibre avec Bâle et Saint-Gall, Genève et Lausanne ; et l’Allemagne, malgré la prédominance incontestable de la Westphalie et de la Prusse Rhénane, ne condense point toutes ses énergies le long du Rhin et de ses affluents. Il n’est guère que l’Espagne, en Europe, qui offre un phénomène analogue à celui de l’Italie. Toute la vie industrielle est absorbée chez elle par Bilbao, Barcelone et leurs alentours. Dans la monarchie des Savoie-Piémont, la division géographique est mieux marquée encore. Plus on descend des Alpes vers la Sicile, et plus la production apparaît anémiée : elle s’affirme insignifiante, lorsqu’on aborde les anciens États napolitains.

C’est le Nord qui est devenu le foyer économique de l’Italie nouvelle, comme il fut jadis le creuset même de la rénovation politique ou le noyau de l’unification. En organisant tout récemment, à Milan, une Exposition Internationale, dont ils se montrent fiers, nos voisins ont attesté très explicitement que la capitale de la Lombardie était aussi le chef-lieu de l’industrie italienne. Au milieu des plaines fertiles et admirablement irriguées, les cheminées d’usines s’élèvent pressées ; elles se touchent à se heurter dans les vallées qui remontent de la plaine du Pô vers les lacs, et vers la chaîne frontière. Côme grandit avec une rapidité stupéfiante, développant autour d’elle toute une banlieue qui rappellera bientôt celle de Lille. Turin et Florence, l’altière résidence de la vieille dynastie et la métropole des arts, se sont adaptées aux besoins contemporains en juxtaposant de gigantesques fabriques à leurs palais et à leurs dômes historiques ; et Gênes, qui rivalise avec Marseille, et qui multiplie ses docks et ses lignes de transport, puise sa splendeur dans l’énorme région industrielle qu’elle dessert ; attirant à elle les tissus et les denrées alimentaires, qui affluent des districts piémontais et lombards, elle déverse, sur l’Europe centrale et occidentale, les blés, les bois, les matières premières de toutes sortes qui arrivent de l’Orient asiatique, de la Russie et des Balkans. En disputant de plus en plus sa part au grand entrepôt français de la Méditerranée, sacrifié trop longtemps par une formidable ignorance, elle a mesuré justement toute la force de création de l’Italie nouvelle.

On célèbre la croissance rapide, hâtive du commerce allemand ou américain ; et, de fait, les statistiques qu’on enregistre, chaque année, à Washington et à Berlin, suscitent la réflexion, mais la Péninsule ne fait plus mauvaise figure dans les tableaux comparatifs.

Si son trafic général n’excède pas encore 3 milliards, s’il ne représente guère que 100 fr. par tête, tandis que la quotité est autrement considérable en France, en Belgique, en Suisse, il n’est pas inférieur, toutes proportions gardées, à celui de l’Autriche : il excède notablement celui de la Russie. Mais il convient surtout de mettre en relief la poussée qui s’est marquée au-delà des Alpes, depuis l’effondrement du Crispinisme, en d’autres termes, depuis huit ans environ. Le progrès des échanges, de 1898 à 1905, n’est certes pas inférieur à 800 millions de francs, soit à plus de 25 p. 100. Je crois que très peu d’États, en Europe, pourraient opposer des majorations équivalentes. Et cette plus-value constante ne semble pas devoir se ralentir encore : tout au rebours, chaque semestre qui s’écoule apporte de nouvelles raisons d’espérer.

Sur ces trois milliards, quelle est la part du Nord et quelle est celle du Midi ? Bien entendu, il ne s’agit pas ici de tenter une distribution, qui serait nécessairement illusoire et mal fondée. Mais la stagnation prolongée, le malaise chronique des provinces méridionales contrastent singulièrement avec l’activité du Piémont, de la Lombardie, de la Ligurie, de la Toscane, pour reprendre les anciennes délimitations.

Les débats parlementaires, les harangues automnales des ministres, les revues spéciales, abondent en allégations, en documents qui illustrent ce contraste. Le mot n’est pas suffisant. Il faut écrire antagonisme, car si le Nord professe quelque dédain pour le Midi, le Midi le lui rend bien en amertume envieuse. L’unité de la Péninsule n’est pas si bien faite que la concurrence des régions entre elles ne se manifeste de temps à autre par quelque incident retentissant. Qu’un ministère se constitue, et il faudra doser habilement les éléments ; le président du Conseil désigné y devra introduire, à côté du Lombard ou du Vénétien habituellement préposé à la gestion financière, l’homme des Calabres ou de la Sicile, qui y apportera ses conceptions spéciales en matière de travaux publics. Nombre de cabinets n’ont pu se former, parce que les groupements méridionaux, qui sont intimement concertés, en dépit des différences de nuances, estimaient que le Piémont ou la Ligurie accaparaient les portefeuilles. Et combien de crises ont été provoquées par des oppositions régionales, d’autant plus acerbes et tenaces que la politique, en Italie plus que partout ailleurs n’est guère qu’une industrie très productive !

Le Midi se plaint toujours des exigences du Nord, qui monopolise pour ses communications, pour ses ports, les ressources du budget ; et le Nord riposte avec aigreur que le Midi revendique toujours des lois d’exception et veut rompre l’équilibre à son profit. La vérité est que le Midi ralentit la marche de la Péninsule ; mais ce sont les conditions générales qui ont forgé son infériorité, qui la perpétuent, qui l’accentuent même. Car les progrès de la Sicile ou de la Terre d’Otrante sont loin d’être aussi splendides que le prétendent certains discoureurs de profession.

On n’aura point expliqué le contraste, quand on l’aura imputé à la répartition inégale de la fortune publique entre les deux moitiés de la Péninsule. Cette inégalité même, dans la distribution des richesses, est un résultat. Elle s’affirme davantage, au fur et à mesure que le Nord s’industrialise. Tous les départements qui se trouvent au-delà de Florence et de Livourne, ou peu s’en faut, vivent de leur agriculture ou de la pêche ou de la navigation. Mais le trafic par mer se concentre de plus en plus à Gênes ; la pêche ne constitue qu’une réforme précaire, et l’agriculture, dans le monde entier, traverse une crise, qu’elle n’est pas près de surmonter. Alors que son malaise se prolonge en France, en Suisse, dans l’Allemagne du Sud, c’est-à-dire dans des pays qui peuvent renouveler leur outillage et améliorer leurs procédés techniques, il a peu de chances de cesser dans une région de méthode surannée. La misère agraire apparaît ainsi autrement intense dans le Sud que dans le Nord, où la fabrique offre aux bras une occupation au moins temporaire ; et c’est l’excès même de cette détresse qui suscite l’énorme émigration annuelle, dont bénéficient les compagnies maritimes de Gênes et de Naples.

Que le Midi progresse réellement, qu’il s’arrache à ses souffrances, dans le régime actuel, il y a lieu d’en douter, et l’on peut supposer que les plans de travaux extraordinaires actuellement conçus enrichiront beaucoup plus les particuliers que la collectivité. Trop de conditions déplorables pèsent sur les habitants dans l’ancien royaume de Naples, pour qu’ils réussissent à se soustraire, sans une profonde transformation de l’état de choses, à leur dépression économique et intellectuelle.

Le voyageur qui se rend de Turin en Sicile apprécie tout de suite les différences d’habitudes, de tempérament, de mentalités. Si les trains, même dans le Nord, ne cheminent pas à l’allure de nos rapides, des express allemands, ou belges, ou hollandais, ils ralentissent encore leur marche dès qu’on a franchi Rome et surtout Naples. 40 kilomètres à l’heure constituent la vitesse théorique des convois très directs, — directissimi, — dans les provinces méridionales, et j’ai dit, vitesse théorique, car la vitesse réelle reste fort au-dessous, si bien que les retards sont acceptés comme la règle, et que nul ne songe à protester contre eux. Comment une activité commerciale un peu intense s’accommoderait-elle d’un semblable régime, qui arrête les communications et aussi les correspondances postales ? L’étatisation des voies ferrées n’a nullement amélioré la situation dont on rendait jusque-là responsables les sociétés à monopole ; en vérité, c’est à l’indolence générale qu’il faut faire grief de ces fâcheux usages.

Le climat peut servir d’excuse dans une certaine mesure. Mais il ne saurait tout expliquer, encore moins tout légitimer. Au contraire, l’incurie des Napolitains, au regard de la propreté des rues et des maisons, est d’autant plus condamnable que l’air est plus chaud. Ce serait une erreur de s’imaginer que la ville la plus populeuse de la Péninsule se soit complètement transformée, au lendemain des épidémies terribles qui l’ont décimée. Quelques dépenses qui aient été consenties pour éventrer et reconstruire les quartiers les plus malsains, elle offre, jusqu’aux alentours de ses artères centrales, le plus honteux spectacle. Les immondices s’entassent entre les pavés, roulent sous les pieds des passants, barrent l’entrée des escaliers. Des cités qui se soucient aussi peu de la salubrité, — car Naples n’est qu’un exemple entre cent, et le plus saisissant de tous, — ne peuvent aspirer à jouer un grand rôle économique. Elles attestent, par leur mépris même des règles élémentaires de l’hygiène, leur impuissance au travail et leur haine de l’effort.

L’Italien du Sud semble encore appartenir à une autre souche que son compatriote du Nord. Celui-ci est alerte, dispos, prompt au labeur. Celui-là se drape dans sa fierté, comme le Castillan ou l’Andalou, et dédaigne le labeur régulier ; il se contentera de remplir une tâche à brève échéance, celle qui lui assurera les quelques centimes nécessaires à sa maigre existence. N’ayant que peu de besoins, il se contente de maigres salaires et n’aspire pas à améliorer son sort. Si l’on voit à Naples, sur les dalles du port, un peu moins de lazzaroni étendus qu’autrefois, la race ne s’en est point perdue. On retrouve les types classiques chez ces officieux de toutes sortes qui se précipitent sur les pas du voyageur pour lui rendre un service imaginaire, et lui extorquer une menue pièce de monnaie. Dans cette contrée, où l’initiative réelle fait défaut, où la continuité du travail effraie la masse, la mendicité, sous tous ses aspects, demeure la suprême ressource. L’on pourrait se demander si elle n’est pas la dernière forme — forme dégénérée et puérile — des grands brigandages d’autrefois.

Elle correspond en tout cas à une misère endémique, qui ronge ce peuple du Sud comme une lèpre incurable, et qui apparaît comme le produit de l’histoire. Ce n’est pas le climat seul, la splendeur d’une nature luxuriante, l’ardeur d’un soleil rarement voilé, qui ont entretenu cette mollesse, cette épouvante devant le labeur tenace, — c’est aussi l’ignorance, l’analphabétisme, que des maîtres successifs ont toujours favorisés comme leur meilleure sauvegarde. Pendant des siècles, les prêtres et les princes se sont entendus pour soustraire la foule à la plus rudimentaire instruction. Même maintenant, les écoles sont bien moins nombreuses autour de Salerne, de Catanzaro, de Reggio qu’aux environs de Pise, d’Alexandrie et de Vérone. Jusque dans les grandes villes, on se méfie de la culture primaire, et à plus forte raison, secondaire, comme d’un péché mortel. Les congrégations dont l’influence périclite dans le Nord, qui à Rome même sont battues en brèche, retrouvent tout leur prestige au-delà du Vulturne. Enfoncée dans son invraisemblable dévotion, livrée à une domination cléricale qui, pour moins s’afficher qu’en Espagne, n’en est pas moins écrasante, l’Italie Méridionale se partage entre l’adoration du miracle et la passion du loto. Elle concilie même, dans une touchante harmonie, un catholicisme païen et l’amour du jeu de hasard. Elle portera longtemps encore la trace, l’empreinte des misérables régimes qui tour à tour ont prévalu chez elle, accumulant les hontes et les tares, forgeant une servitude totale que l’unification n’a point brisée. C’est le Midi qui perpétue dans la Péninsule le curieux et ignominieux système politique, qui évolua peu à peu de Depretis à Giolitti, sans jamais modifier ses caractéristiques essentielles. Je ne citerai certes en exemple ni la France républicaine, ni l’Angleterre constitutionnelle, ni l’Allemagne semi-absolutiste ; mais il faut bien reconnaître que l’Italie a poussé, beaucoup plus loin que toutes ses voisines, les abus du parlementarisme combinés avec l’arbitraire bureaucratique. De la Sicile et du Royaume de Naples, la Maffia et la Camorra ont étendu leur emprise à l’État tout entier.

Le budget national à lui seul — je laisse de côté les autres budgets — apparaît comme une superbe manifestation du système. C’est à coup sûr en France que les dépenses publiques atteignent au total le plus élevé, eu égard au chiffre de la population ; mais c’est dans la Péninsule que ces dépenses publiques exercent sur la fortune collective le plus lourd prélèvement. Elles n’absorbent pas en effet moins de 30 p. 100 du revenu intégral. Ce qui est non moins grave, c’est que, dans une énorme proportion, elles demeurent improductives. Lorsqu’on a retranché des bilans annuels les crédits de la guerre, de la marine, de la dette, de la bureaucratie proprement dite, il ne reste à peu près rien pour les services vraiment féconds, l’instruction, l’agriculture, les routes, ports et chemins de fer, etc. Le militarisme, avec 400 millions, est là-bas beaucoup plus largement renté qu’en Allemagne, en dépit des différences apparentes.

Ce budget, même arrêté à une limite, reste un formidable poids mort pour l’industrie, pour la masse de la population. Or c’est le Nord, le Nord laborieux, qui en paie la plus grosse part ; et ce sont les députés du Midi, affiliés aux innombrables sociétés qui se partagent les dépouilles de l’État, — ce sont les amis de Crispi, champions dévots de la monarchie casquée, qui sanctionnent ces rapines officielles. Ils y trouvent leur compte. Dans tous les pays du monde, le budget sert avant tout aux besoins de la classe capitaliste. Nulle part, mieux qu’au-delà des Alpes, cette destination ne ressort évidente. En répandant, sur les foules inertes et inconscientes, la rosée bienfaisante des millions du Trésor, cette classe capitaliste consolide son règne. Elle corrompt les électeurs et les élus ; elle s’assure des consultations nationales triomphantes et des Parlements soumis. Pour aboutir à ses fins, elle s’appuie sur l’Italie qui ne travaille point contre l’Italie qui travaillent, et c’est ici que le conflit, que l’antagonisme des régions, atteint à l’ampleur de la tragédie.

Le Midi a de bonnes raisons de dire que l’on néglige son relèvement, et le Nord n’a pas de moins bonnes raisons pour soutenir que le Midi reçoit de l’État beaucoup plus qu’elle ne donne. Mais au lieu de consacrer des sommes importantes à des entreprises utiles, à des constructions de voies ferrées, à l’amélioration des routes, à l’assainissement et au défrichement du sol, cet État distribue, à un certain nombre de particuliers, les maigres crédits qui ne vont ni au militarisme, ni aux arrérages de la dette. Tout le mystère de la politique italienne, si inintelligible souvent, si énigmatique pour les étrangers, est là. Avec plus d’impudeur que partout ailleurs, les membres des coteries dirigeantes se disputent les deniers publics. Les ministères réunissent des majorités par les moyens les plus scandaleux, et les députés, pour conquérir leur réélection, lorsqu’ils ont adopté des attitudes condamnables, sont obligés de faire participer les gros électeurs aux faveurs budgétaires.

On est très surpris parfois de voir crouler soudain un cabinet, qui semblait solide et voué à une longue existence : c’est qu’il ne pouvait plus faire face aux exigences de ses amis. Les incidents extra-parlementaires, ceux qui se déroulent derrière la coulisse ont une toute autre valeur que les incidents parlementaires, les joutes oratoires ne comptant guère à Montecitorio ; et souvent une combinaison formée d’hommes médiocres, sans passé et sans services, se maintient des mois et des mois, parce qu’elle a scellé, par des moyens douteux, une majorité consistante. La popularité de M. Giolitti, politicien aux méthodes de mauvais aloi, ne s’explique que par des complaisances infinies. Lorsque M. Sonnino prit le pouvoir, on lui prédit une chute rapide. Ce n’était point que son programme déplût à la majorité, ce programme demeurant au surplus fort nébuleux, c’était qu’il avait promis de supprimer les fonds secrets. Or un ministre italien peut exercer la répression la plus violente, fausser systématiquement les lois, dilapider le budget sans péril pour sa personne et pour son bon renom ; mais il ne saurait abolir les versements officieux ; M. Sonnino en a fait la dure et concluante expérience. Après tout, ce sont choses de partout, mais ici on les saisit plus nettement qu’ailleurs.

En dehors du parti socialiste et de la fraction républicaine, il n’y a pas, au-delà des Alpes, de groupement politique digne de ce nom. Des Giolittistes aux Sonninistes, des disciples de M. Zanardelli à ceux de M. Fortis, l’observateur le plus méticuleux ne relèverait que des divergences d’ambitions. Les catholiques, il en est quelques-uns, ont été absorbés depuis que le pouvoir a sonné le ralliement de toutes les forces conservatrices contre le péril révolutionnaire. Les radicaux, très remuants au temps du Crispinisme, ont fléchi le jour où les leurs ont participé aux bénéfices de la puissance publique. Sur les cinq cents et quelques mandataires qui composent la Chambre (point n’est besoin de parler du Sénat), c’est à peine si une quarantaine se règlent sur des principes et professent une opinion arrêtée.

Or ces quarante députés viennent presque tous du Nord. Si la corruption a gagné la Lombardie et la Ligurie, elle s’y heurte à certains obstacles ; à l’inverse elle règne à l’excès au sud de Rome, dans ces districts montagneux des deux Siciles, où la misère effrayante prédispose les gens à toutes les capitulations, et où d’ailleurs le respect séculaire de toute autorité maintient, devant les puissants, une servilité que rien n’est venu combattre. Le député du Midi est généralement pauvre, s’il n’est très riche. La classe moyenne ici fait presque défaut. Comme il ne reçoit aucune indemnité officielle, ce député est à la merci de tous les compromis. Pour demeurer un potentat dans sa circonscription, il lui faut rester en bons termes avec l’administration, c’est-à-dire bien voter, soutenir un Giolitti ou un Fortis avec une véhémente ténacité : il lui faut aussi rendre des services pécuniaires aux chefs des comités locaux, aux maffiosi ou aux camorristi de la ville principale. Et voilà comment le Midi paralyse l’essor politique du Nord, et comment le royaume de Naples, plié devant la monarchie, rebelle à toute pensée, hors quelques rares foyers de révolte, ralentit le robuste mouvement ouvrier des septentrionaux

C’est de ces Septentrionaux que viendra pourtant, — à une heure qu’on ne saurait prévoir, — la libération économique, intellectuelle, politique, sociale de la Péninsule. Les Piémontais et les Lombards se préparent à refaire la tâche d’il y a quarante-cinq ans, mais cette fois ils l’accompliront au profit des masses profondes de la nation.

L’intrusion du régime capitaliste, chez nos voisins, a engendré les conséquences qu’elle a produites mécaniquement et fatalement dans le monde entier. Tandis que surgissait la cheminée d’usine, que les campagnes envoyaient leur trop-plein vers les villes, que les moyens de communication se multipliaient, que s’intensifiait la fabrication, un prolétariat industriel se constituait, dont l’effectif allait croissant. La vieille industrie familiale ou artisane se disloquait. La classe ouvrière et la classe possédante se trouvaient face à face, et les crises, qui sont le propre du système contemporain, surexcitaient peu à peu les oppositions.

Il est très vrai que, dans le Sud, et en Sicile spécialement, des conflits ont parfois éclaté qui ont abouti à des fusillades et à des répressions sauvages. Lorsque les paysans étaient frustrés de leur récolte par le fisc, lorsqu’ils se sentaient rongés par les impôts de consommation, et que l’État ou le municipe leur retiraient leurs dernières subsistances, ils mettaient le feu aux châteaux ou détruisaient les bureaux de l’octroi. Il n’est pas d’année où quelqu’une de ces Jacqueries locales n’ait été étouffée dans le sang. Mais, en Sicile et dans les Calabres, elles ne laissent généralement, derrière elle, qu’une servitude plus grande et qu’un affaissement moral plus profond.

C’est dans le Nord que le socialisme, préparé par les formes nouvelles de la production, a fait son apparition triomphante. C’est dans la région qui s’étend des Alpes aux confins des anciennes provinces pontificales, qu’il a multiplié ses groupements, relevé des consciences, éduqué les foules. Milan et Gênes, Florence et Turin, Reggio d’Émilie et Rome, Mantoue et Brescia, en sont les foyers ardents. 35 000 adhérents, qui paient leurs cotisations, se serrent dans les sections. Mais il n’y a ici qu’une partie de l’effectif militant du prolétariat italien, car les Chambres de Travail et les Fédérations de Métiers et d’industries rassemblent plus de 300 000 affiliés. Voilà une armée avec laquelle le pouvoir doit compter. Elle est l’unique élément régénérateur de l’Italie, et seule peut soustraire la Péninsule au régime de corruption qui l’écrase.

À côté du socialisme, le républicanisme, fils aussi de la pensée septentrionale, ne joue qu’un médiocre rôle, et son avenir est limité. Ou bien les comités de la démocratie politique se confondront avec ceux de la démocratie sociale, ou bien ils perdront leurs membres au profit de ces derniers. Car la République, en Italie comme en Allemagne, comme dans tous les pays qui ne l’ont pas encore adoptée, ne prévaudra que par l’effort prolétarien, et la révolution politique ne remportera plus qu’avec la révolution sociale.

Ce socialisme italien qui ne pousse que lentement ses racines dans le Sud, mais qui a déjà suscité dans le Nord d’admirables résistances, ce mouvement corporatif italien, l’un des plus vigoureux et des plus enthousiastes qui soient au monde, — la grève générale d’un million d’hommes en fait foi, — sont à coup sûr divisés pas des courants adverses. Les « réformistes » de Milan ne pensent pas, comme les « intégralistes » de Mantoue ou les « syndicalistes » de Rome. Les ligues paysannes de l’Émilie n’adoptent pas les mêmes tactiques que telle chambre ouvrière d’une grande cité industrielle, mais ces différences de tempérament et de conception sont la condition même de la vie, de la poussée, du cheminement continu. L’uniformité absolue n’engendre que la stagnation et la ruine.

L’Italie qui travaille est aussi l’Italie qui se révolte. La région industrielle où fermentaient, dans les dernières semaines, les grèves de Gênes, d’Intra, etc., et où les classes se heurtent avec une suprême rudesse, est aussi celle qui donnera à la Péninsule sa libération. Le Sud a beau se plaindre du Nord : il éprouvera un jour que le Nord lui prépare l’affranchissement matériel. C’est sur l’initiative des gens du Septentrion que tomberont les antagonismes de toute espèce, les oppositions de pensée et les oppositions d’intérêts. Mais cette œuvre féconde ne pourra réussir que du moment où aura été renversé l’État actuel, excroissance gigantesque nourrie des rapines officielles et de la corruption publique.

Pour qu’elle vive d’une vie nouvelle, il faut que la Péninsule soit purgée des innombrables petites Maffia et Camorra qui s’échafaudent les unes sur les autres, jusqu’au Parlement, jusqu’au ministère, jusqu’à la royauté. Quelques changements qui se soient produits depuis un demi-siècle dans l’existence nationale, elle demeure toujours viciée par la prédominance des résidus féodaux, par la survivance de certaines servitudes ailleurs abolies. Mais la transformation essentielle ne peut être la tâche de la classe au pouvoir, ou mieux des fragments de classe associés au pouvoir, grands propriétaires du Sud, armateurs ou tisseurs du Nord, avocats et médecins de partout ; — ces éléments ont trop d’intérêt à perpétuer un système qui les sert. La « renaissance » du xxe siècle incombe au prolétariat, forgé par l’industrie, grandi dans l’usine fumante, éduqué par la lutte quotidienne. Puissent cette rénovation ne pas se heurter à l’analphabétisme du Sud, et les travailleurs en blouse ne point rencontrer devant eux les lazzaroni en haillons !